
RELATIONS

ENTRE

LA FRANCE & LA RÉGENCE D'ALGER

AU XVII^e SIÈCLE

QUATRIÈME PARTIE

LES CONSULS LAZARISTES & LE CHEVALIER D'ARVIEUX

(1646-1688)

(Suite. — Voir les nos 165, 166, 167 et 168.)

La France se préparait à la guerre ; les galiotes à bombes de Renau d'Élicagaray se construisaient activement, et le Roi se disposait à donner l'ordre à Duquesne d'aller à Alger, *de l'incendier et de le détruire de fond en comble* (1). Le vieil Hadj-Mohammed, inquiet de la tournure que prenaient les événements, s'embarqua secrètement sur un de ses vaisseaux et s'enfuit à Tripoli, abandonnant le pouvoir à son gendre Baba-Hassan, qui était, depuis longtemps, le véritable maître. Son dernier acte fut la nomination de Si Abd-el-Kader, fils de Si Mohammed Amokran, qui fut reconnu chef des trois fractions des Ouled-Barbacha, à titre indépendant des Beys de Cons-

(1) Lettre du Roi, du 24 juin 1682.

tantine. Le nouveau Dey marcha contre les Marocains, qui assiégeaient Tlemcen, et les força de rentrer chez eux; il les eût sans doute poursuivis, s'il n'eût été rappelé à Alger par la crainte de l'attaque des Français.

En effet, Duquesne était parti de Toulon le 1^{er} juillet 1682. Dussault avait vainement envoyé à M. de Seignelay mémoires sur mémoires; il y avait vainement remontré (1) que cette guerre devait être fatale à la France, par les pertes immenses qu'elle causerait au commerce maritime, et par ce qu'elle coûterait au trésor. Il disait qu'il était préférable de se désister de quelques articles des traités que les Algériens ne voulaient plus admettre, tel que celui qui concernait les Français trouvés sur les bâtiments ennemis d'Alger (2), ce qui ne pouvait être qu'avantageux à notre marine, à cause du nombre des marins qui servaient à l'étranger, attirés par les bénéfices qu'ils y trouvaient; qu'il fallait rendre les Turcs détenus à Marseille, et faire la paix avec le Divan, moyennant qu'il déclarerait aussitôt la guerre à la Hollande et à l'Angleterre; *de cette manière, la France, disait-il, aura le monopole du commerce dans le Levant et la Barbarie, et s'enrichira en raison des pertes que feront les autres nations* (3).

(1) Voir Sander-Rang, *Précis analytique*, à la date 1681.

(2) C'était la théorie même qui avait été émise par Richelieu, dans ses lettres à M. de Seguiran; c'était celle de tous les capitaines, qui se plaignaient que les gens de mer allâssent servir à l'étranger.

(3) Pour éviter la rupture, le Divan et le P. Le Vacher avaient écrit les lettres dont nous citons les passages suivants :

« Nous avons ouï dire qu'ayant eu l'honneur de parler à Votre Majesté, vous aviez ordonné qu'on donnât liberté à nos esclaves, et qu'ils avaient été délivrés; mais que, quelque temps après, on les avoit repris et remis aux fers, et qu'ils étoient retournés en mer.
 » Nous savons bien que cette action ne peut avoir été faite par votre ordre, ni de votre volonté; mais si cela étoit, nous vous supplions de ne point permettre que ce tort nous soit fait, puisque nous avons exactement tenu notre parole, et que nous demeure-

Tout cela était très juste; mais la voix de l'orgueil l'emporta sur celle de la raison.

Le 25 juillet, Duquesne parut devant Cherchel, qu'il canonna, détruisant en quelques heures la redoute du rivage, et brûlant deux navires; le 29, il donnait devant Alger son ordre de bataille à la flotte, qui se composait de quinze galères, onze vaisseaux, deux brûlots et cinq galiotes à bombes. Pendant quinze jours, il manœuvra dans la rade, et, le 15 août, renvoya les galères, qui lui étaient inutiles. Le 20 au soir, on prit les postes de combat. Le front de mer de la ville était armé de 50 canons; l'ilot, de 50; la tour du fanal, de 27, en trois batteries étagées; le fort des Anglais, de 10 ou 12; les batteries de Bab-el-Oued et de Bab-Azoun, de 15 chacune. Dans la nuit du 20 au 22, on fit le premier essai des bombes, et l'on reconnut que la distance était trop grande. Le feu ne recommença que le 26 au soir; quatre-vingt-six bombes furent lancées sans grand succès. La nuit du 30, les mortiers en envoyèrent cent quatorze, qui firent de grands dégâts, ainsi qu'on l'apprit par un esclave fugitif. Le 3 septembre, les Reïs tentèrent une sortie, qui fut vigoureusement repoussée; le 4 au matin, ils prièrent le P. Le Vacher d'aller, de leur part, demander à l'Amiral à quelles conditions il cesserait le feu; celui-ci refusa de répondre au Consul, déclarant qu'il ne voulait entendre que les délégués du Divan, munis des pouvoirs néces-

» rons ferme dans ce que nous avons promis. Nous ne doutons pas
» que Votre Majesté n'agisse de même. » (Lettre du Divan à Louis XIV, septembre 1681.)

« Sur ces griefs, les Puissances et le Divan, d'un mutuel consentement, résolurent la rupture de la paix avec la France; ils l'ont
» tous dit et publié en ma présence, ce que je n'ay pu empêcher,
» quelque instance que j'aye faite. Nonobstant cette rupture, tous les
» bâtiments marchands qui viendront négocier à Alger seront tous
» les bien venus; ils me permettront de repasser en France quand il
» plaira au Roy de m'en envoyer l'ordre. Les Algériens arment tous
» vaisseaux qui sont dans le port, pour courir sur les François. »
(Lettre du P. Le Vacher à Colbert, du 18 octobre 1681).

saires pour traiter, et le feu continua jusqu'au 12, tout le temps que le vent ou l'état de la mer le permit.

Malgré leurs pertes, les Algériens ne firent plus aucune tentative d'accommodement; Baba-Hassan faisait surveiller la ville par des hommes dévoués, et tous ceux qui murmuraient étaient immédiatement décapités. Le 12 septembre, le temps devint trop mauvais pour les galiotes, et Duquesne partit, laissant les soins de la croisière d'hiver à M. de Lhéry. Il avait écrasé une cinquantaine de maisons, tué cinq cents habitants; mais il n'avait obtenu aucun autre résultat. Une médaille commémorative, qui eût pu être consacrée à des actions plus glorieuses, fut frappée à cette occasion. Le P. Le Vacher avait couru de grands dangers; sa maison avait été visitée par quelques projectiles (1), quoique couverte par le drapeau blanc du Consulat; il est vrai de dire que les mortiers tiraient au hasard, et que les bombes crevaient souvent à moitié chemin, et quelquefois même au départ. A son arrivée en France, l'Amiral fit subir aux galiotes les modifications nécessaires, et s'occupa de se procurer des munitions de meilleure qualité; car l'expédition de 1683 était déjà résolue. Au commencement de cette année, la peste redoubla, et fut suivie de la famine; le prix des vivres décupla (2). Les Hollandais rachetèrent des captifs pour 52,000 écus.

Duquesne partit de Toulon le 6 mai, avec 20 vaisseaux ou frégates, 7 galiotes, 2 brûlots, et 30 flutes, tartanes ou barques. 16 galères devaient venir le rejoindre. A la sor-

(1) « Mais je n'ay pas été aussi préservé du feu que M. Duquesne » a jeté dans la ville. L'Amiral a tiré trois fois des bombes et des » carcasses qui ont renversé quelques mosquées, maisons et bouti- » ques. Il est tombé une bombe chez nous qui a enfoncé deux cham- » bres avec un fracas extraordinaire; deux pierres me passèrent » proche la tête, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, sans me toucher, » comme j'étois en notre chapelle devant le Saint-Sacrement. »

(2) *Gazette de France*, 1683, p. 478. « Un mouton, qui ne coûte qu'un demi-écu, se vend cinq écus aujourd'hui. »

tie du port, il fut assailli par une violente tempête, qui lui enleva quelques chaloupes et lui occasionna des avaries graves, qu'il fallut aller réparer, ce qui amena un retard considérable. La flotte ne parut devant Alger que le 18 juin, et prit son poste le 23. Le bombardement, retardé par le mauvais état de la mer, ne commença que le 26 au soir, sans sommation préalable, et continua le 27, sous le feu des Algériens, qui semblent avoir manqué de bons artilleurs. Le 28, le Dey envoya à bord du *Saint-Esprit* un parlementaire accompagné du P. Le Vacher, que Duquesne ne voulut pas recevoir (1), disant qu'il entendait n'avoir affaire qu'aux Turcs; il répondit à l'envoyé qu'il ne permettrait les ouvertures de traité que lorsque tous les captifs français auraient été rendus, et le congédia brusquement. Après quelques démarches inutiles, un court armistice de moins de vingt-quatre heures fut accordé, pour donner le temps de rechercher les esclaves chez les différents maîtres. Le 29, à midi, on en ramena 141; le 30, 124; le 1^{er} juillet, 152; le 2, 83; enfin, à la date du 3, il ne restait plus de prisonniers à rendre, et le Divan avait obéi, *sans avoir aucune assurance de la manière dont M. le Marquis Duquesne voudrait leur donner la paix* (2). MM. Hayet et de Combes descendirent à terre pour en régler les conditions; le Dey envoya des otages, parmi lesquels il eut soin de comprendre Mezzo-Morto, dont il craignait l'influence et dont il connaissait le mauvais esprit. Une quinzaine

(1) Duquesne se montra cruel pour ce vieillard, auquel sa charge, pour ne pas parler de ses vertus personnelles, eût dû valoir plus d'égards. La première fois, il ne laissa pas accoster son embarcation et lui parla du haut de la galerie de poupe; deux jours plus tard, quand il amena les otages, aucun siège ne lui fut offert, et, comme il ne pouvait se soutenir sur ses jambes enflées et malades, il dut s'asseoir sur un affût de canon. Ce fut là que l'Amiral, après l'avoir traité durement, termina par ces mots : « Vous êtes plus Turc que Chrétien. » — « Je suis prêtre, » répondit simplement celui qui, un mois après, devait mourir avec tant de courage.

(2) V. la relation Hayet.

de jours se passèrent en négociations ; Baba-Hassan, qui ne pouvait pas réunir le million et demi de livres que l'Amiral réclamait comme indemnité, demandait du temps, et les choses traînaient en longueur.

Cependant, la ville était divisée en deux partis : celui de la paix, représenté par les Baldis et la Milice ; et celui de la guerre, qu'appuyait la Taïffe des Reïs. Mezzo-Morto, qui en était le chef, fut tenu au courant de tout ce qui se passait par les fréquentes visites qu'il reçut. Il persuada à Duquesne de le débarquer, disant *qu'il en ferait plus en une heure que Baba-Hassan en quinze jours*. On fut bientôt édifié sur le véritable sens de cette phrase ironique ; à peine débarqué à terre, il s'entoura des Reïs, à la tête desquels il marcha sur la Jénina, et, au milieu d'un horrible tumulte, fit massacrer le Dey par son séide Ibrahim-Khodja, arbora le drapeau rouge, et ouvrit le feu de toutes les batteries sur la flotte, à laquelle il renvoya M. Hayet avec mission de dire à l'Amiral que, s'il recommençait à tirer des bombes, les Chrétiens seraient mis à la bouche du canon. Cela se passait le 22 juillet. Les galiotes ripostèrent énergiquement au canon des batteries, et ce combat d'artillerie se prolongea jusqu'aux premiers jours d'octobre, où la mauvaise saison obligea Duquesne à lever l'ancre, sans avoir pu vaincre l'obstination des Algériens. Cette double expédition, qui avait coûté plus de vingt-cinq millions au trésor, n'eut d'autre résultat que l'écrasement d'une centaine de maisons, de deux ou trois mosquées, la mort d'un millier d'habitants, et l'incendie de trois vaisseaux corsaires. C'était peu, et le sentiment public se traduisit par cette phrase d'une lettre de M. de Seignelay au Maréchal d'Estrées : « *Plut à Dieu que cette affaire d'Alger eût été commise à vos soins !* » Duquesne n'obéit pas aux ordres du Roi, qui, désireux d'en finir avec ce nid de pirates, lui avait formellement enjoint de profiter de la terreur de l'ennemi et du désordre qu'engendrerait le bombardement, pour débarquer des troupes, mettre le

feu à la ville, la ruiner de fond en comble, faire sauter le môle et l'estacade, de façon que le port devînt à jamais impraticable (1). Rien de tout cela ne fut même tenté; on rapporta en France les *mines de cuivre* destinées à forcer l'entrée du port, et une partie des bombes qu'on avait emportées et qui eussent pu être utilisées pour la destruction des batteries du fanal, les seules qui empêchassent sérieusement l'opération commencée; enfin, malgré les lettres réitérées du Ministre, l'Amiral, en dépit de l'avis de Tourville et des meilleurs officiers de la flotte, s'obstina à se borner à un bombardement qui produisit très peu d'effet utile, et qui, en excitant au plus haut point la fureur de la populace, la porta aux plus violentes atrocités. Le 29 juillet, au plus fort du feu et au milieu de la confusion qui régnait dans la ville, une foule affolée s'était précipitée sur le Consulat français, qu'un malveillant avait désigné comme faisant des signaux à la flotte. Après avoir saccagé la maison, les forcenés s'emparèrent de la personne du Consul en poussant des cris de mort; comme il ne pouvait marcher, on l'emporta assis sur une chaise, et l'on se dirigea tumultueusement chez le Dey, qui se trouvait à ce moment aux batteries du fanal, où il venait d'être blessé à la figure. Sans s'occuper davantage de son assentiment (2), la horde d'assassins reprit sa marche vers le môle, où le P. Le Vacher fut attaché à la bouche d'un canon, dont la décharge dispersa ses membres. On dit, — ce qui est peu probable, — qu'on lui donna à choisir

(1) *Archives de la Marine, Ordre du Roi, 1683*. Malgré tous ses efforts, M. Jal, qui s'est fait l'avocat d'office de son héros (*Abraham Du Quesne et la Marine de son temps*, t. II, p. 455 et suiv.), ne me semble pas parvenir à son but; il est forcé de nous parler de *barbarie*, d'*effusion de sang*; bref, il se livre à un humanitarisme philosophique qui peut avoir sa valeur dans le conseil, mais qu'il faut soigneusement écarter quand l'épée est tirée.

(2) Malgré des allégations contraires, rien ne démontre que Mezzo-Morto ait été pour quelque chose dans cette barbare exécution.

entre la mort et l'apostasie; en tous cas, son choix était fait depuis longtemps, et il vit arriver avec une sérénité parfaite cette fin de ses longues souffrances, que sa piété seule pouvait l'empêcher de désirer. Vingt résidents français partagèrent son sort (1); un Capitaine prisonnier, M. de Choiseul-Beaupré, fut sauvé, dit-on, par la reconnaissance d'un Reïs, au moment où on allait mettre le feu à la pièce à laquelle il était attaché (2). Nous reproduisons ici quelques-unes des lettres que M. de Seignelay et le P. Le Vacher écrivaient au sujet des événements dont nous venons de faire l'histoire.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)



(1) Toutes ces horreurs eussent pu être évitées, si Duquesne, suivant l'exemple qu'avait donné M. d'Alméras, en 1673, eût fait embarquer le Consul et les résidents avant l'ouverture des hostilités.

(2) Cette légende nous semble être très douteuse.